

**« SI VOUS VOULEZ DES INFLUENCES »,
MARGUERITE YOURCENAR
ET NIETZSCHE ÉDUCATEUR**

par Bérengère DEPREZ
(Université catholique de Louvain)

Dans l'inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar figurent nombre d'œuvres de Nietzsche, la plupart parues au Mercure de France entre 1914 et 1923 et traduites par Henri Albert : *Le Gai Savoir*, *Le Crépuscule des idoles*, *Par-delà le bien et le mal*, *Le Voyageur et son ombre*, *La Généalogie de la morale*, *Humain trop humain* et *L'Origine de la tragédie* (ce dernier titre plus connu sous le nom de *La Naissance de la tragédie*). Chaque fois que les millésimes éditoriaux y invitent, se pose la passionnante question de connaître la date de lecture de ces ouvrages possédés par Marguerite Yourcenar, si l'on sait que nombre de ses livres ont été perdus ou abandonnés en raison de ses multiples résidences successives et de son départ pour les États-Unis mais qu'elle en a récupéré certains après la guerre (par exemple dans la fameuse malle qui lui revient en 1949 et qui contient un ancien manuscrit de ce qui deviendra *Mémoires d'Hadrien*). Or, pour ce qui est de Nietzsche, nous savons qu'elle l'a lu dans les années vingt : c'est ce qu'elle explique à Matthieu Galey (*YO*, p. 48). Lorsqu'on peut postuler une lecture d'un ouvrage qui soit contemporaine de sa date d'édition et, à plus forte raison, une trace de cet ouvrage sur l'œuvre de notre écrivaine qui soit contemporaine à la lecture, la tentation est grande de supposer une influence. Mais que dire alors si, en outre, cette influence est explicitement reconnue par l'auteure ?

Si vous voulez des influences, il faudrait probablement chercher du côté des philosophes. Je crois par exemple qu'on ne peut pas donner trop de place à l'influence de Nietzsche, pas du Nietzsche de *Zarathoustra*, mais celui du *Gai savoir*, d'*Humain trop humain*, le Nietzsche qui a une certaine manière de considérer les choses, à la fois

de très près et de très loin, lucide, aiguë, et en même temps presque légère (YO, p. 50)¹.

Peut-être... mais Marguerite Yourcenar exprime là une opinion d'écrivain plutôt que de philosophe. Alors que retire-t-elle de la lecture de Nietzsche ? Une attitude morale ? Une libération du style ? Comment a-t-elle lu Nietzsche ? A-t-elle pris distance par rapport au penseur englué bien malgré lui dans l'obscurantisme hitlérien ? Et dans son œuvre, que reste-t-il de ses lectures ?

Prenons Marguerite Yourcenar au mot. *Mémoires d'Hadrien* ne se ressentirait pas de *Zarathoustra* (qui ne figure en effet pas dans les lectures qu'on pourrait penser précoces, celles des livres qui sont à Petite Plaisance) ? On pourrait en douter. Nietzsche au contraire, *Zarathoustra* compris, ne ferait-il pas partie de ces auteurs pour lesquels le père éducateur, Michel, n'était plus vraiment dans la course, et ne correspondrait-il donc pas à une double émancipation intellectuelle dans le parcours de la jeune auteure de « Diagnostic de l'Europe » ? Ne serait-il pas un de ces auteurs dont la lecture n'en finit pas de résonner, un éducateur à son tour ?

Avant de poursuivre, il importe de préciser que nous ne nous intéresserons ici qu'à deux écrivains, sans recourir à la critique philosophique qui n'est pas notre spécialité et ne nous paraît du reste pas s'imposer ici, Marguerite Yourcenar, malgré des prétentions légitimes à une certaine systématisation de sa pensée, ne se classant pas comme Nietzsche dans le cénacle des penseurs et des philosophes. Il se trouve en revanche que Nietzsche pourrait, davantage sans doute que tout autre philosophe, être légitimement regardé comme écrivain et comme poète, particulièrement pour des écrits comme *Zarathoustra*. Mais, nous prévient Jean Lefranc², nous n'avons pas à choisir entre « d'un côté un auteur de bonne compagnie capable de rédiger en bonne et due forme les dissertations de la *Généalogie de la morale* [...], d'autre part un écrivain véhément ou même bouffon, un poète extatique » (p. 7). Le style nietzschéen – usant volontiers de

¹ « On ne peut pas donner trop de place »... Si on prenait la négation à la lettre, on pourrait évidemment aboutir à une tout autre lecture : il ne faut pas donner trop de place à l'influence de Nietzsche. Pareille lecture nous paraît cependant infirmée par la proposition du début : « si vous voulez des influences », et par la caractérisation de la pensée de Nietzsche, sur laquelle on ne voit pas pourquoi l'auteure se serait attardée si cette pensée, cette « manière de considérer les choses » n'avaient guère d'importance.

² Jean LEFRANC, *Comprendre Nietzsche*, Armand Colin, 2004. Cette édition est anormalement envahie de fautes de frappe et d'orthographe, et il faut espérer que l'éditeur universitaire aura à cœur de les corriger à l'occasion d'un retraitage.

l'aphorisme qu'on retrouvera si souvent chez Yourcenar, même au cœur de sa fiction la plus romanesque – n'est qu'un outil au service de la formulation d'une pensée : « S'il faut choisir (mais pourquoi l'aurait-il fallu ?) Nietzsche se veut avant tout philosophe » (p. 9), écrit Jean Lefranc³. Nous nous intéresserons ici aux écrits, à leurs thèmes, aux valeurs qui les sous-tendent, à la variété et à l'intensité de leur expression.

Le Gai Savoir

Le Gai Savoir est la référence invoquée en premier par Marguerite Yourcenar. L'acte d'allégeance cité plus haut vient après une série de refus polis à Matthieu Galey qui l'interroge sur les écrivains et les poètes, français ou étrangers, qu'elle a lus jeune et qui pourraient avoir eu une influence sur la formation de son style ou l'émergence de certains thèmes dans son œuvre. Il est étonnant qu'elle invoque *des* philosophes alors que le seul dont elle parle véritablement est Nietzsche, l'allusion à Schopenhauer⁴ – dont la lecture, du reste, bouleversa Nietzsche au point de le détourner de la théologie et même de la philologie pour le tourner entièrement vers la philosophie – n'étant pas spontanée mais suggérée par Galey. Or, *Le Gai Savoir* se présentant à bien des égards – Nietzsche oblige – comme une suite de chroniques aphoristiques, volontiers satiriques, et pas tellement comme un traité de philosophie, il peut paraître hasardeux d'essayer d'y isoler des concepts ou des fragments de discours en résonance entre les deux auteurs. Disons cependant qu'il y a de quoi être frappé par la communauté des points de vue sur certains sujets.

On remarquera, à la suite de Patrick Wotling⁵, que Nietzsche n'a pas expliqué la notion qui donne son titre au livre par un chapitre en particulier. Il nous faut donc considérer la notion de gai savoir comme présente dans tout son ouvrage, encore que souvent dans des formulations négatives, par exemple la strophe n°44 du prélude (« Le fondamental ») :

³ Le style de Nietzsche n'a pas fini de stimuler ses traducteurs en français. Voir à ce sujet l'introduction de Patrick WOTLING à sa traduction du *Gai Savoir* chez Garnier-Flammarion (2^e éd., 2000, 439 p.), plus particulièrement aux pages 8-10. Cette édition, notée GS, est celle que nous utilisons dans la présente étude.

⁴ « Au fond, Schopenhauer, c'est la première tentative d'acclimater la pensée bouddhique en pays européen », dit-elle par ailleurs à Matthieu Galey (YO, p. 51). Une lecture fondatrice commune, donc, à Marguerite Yourcenar et à Friedrich Nietzsche.

⁵ Patrick WOTLING, *op. cit.*, p. 10.

Chercheur, moi ? Oh, évitez ce mot ! –
Je suis seulement *lourd* – tant de livres !
Je tombe, et tombe sans cesse
Et finis par atteindre le fond ! (GS, p. 47)

Les aphorismes intitulés « Prendre au sérieux » (327), « De la provenance des savants » (348) et « Face à un livre de savant » (366), quoique moins lyriques, sont de la même veine. Une telle méfiance à l'égard des livres, des savants, voire du monde universitaire est patente dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar : Hadrien, Zénon et Nathanaël, pour reprendre trois personnages aussi différents qu'importants dans son œuvre, ont en commun cette relation ambivalente au savoir écrit et autorisé. L'un prétend que les livres mentent, tout en les lisant (OR, p. 302) ; le deuxième, malgré un certain sentiment de paternité par rapport à elles, laissera condamner ses œuvres avec fatalisme (OR, p. 670)⁶ ; le troisième est voulu par l'auteur inculte par nature autant que par choix ; elle s'en explique longuement dans la postface (OR, p. 1041)⁷.

Le désir d'incarner la connaissance dans l'expérience personnelle découle du point précédent et fait de Nietzsche un philosophe à part, qui a construit sa théorie de la connaissance à partir de sa propre expérience d'homme et de chercheur. « Sa théorisation est la transcription de sa praxis pensante », constate Jean Granier dans le petit volume qu'il consacre au philosophe⁸. « On voit bien ce qui change avec l'intervention de Nietzsche dans le champ philosophique », explique de son côté Patrick Wotling : « le passage au premier plan des déterminations pulsionnelles et affectives comprises comme sources productrices des pensées, systèmes de pensées et interprétations de la réalité »⁹, cependant que Jean Lefranc remarque que « dans l'œuvre de Nietzsche l'autobiographie sans cesse semble affleurer »¹⁰. Et c'est par une belle métaphore maternelle que Nietzsche lui-même exprime cet affleurement :

⁶ Quant à la méfiance de Zénon envers les universitaires, elle s'exprime, à la faculté de théologie de Louvain, tant à l'égard des étudiants, « pauvres hères dont la fermentation d'esprit n'était qu'une poussée de sang qui passerait avec la jeunesse » (OR, p. 577), qu'à l'égard des professeurs, « lourdement satisfaits de leur épais et pesant savoir » (OR, p. 577).

⁷ Et *Un homme obscur* contient la métaphore de la ruine et de la vanité du savoir en l'espèce des manuscrits noyés de Léo Belmonte (OR, p. 987).

⁸ Jean GRANIER, *Nietzsche*, Paris, PUF, 2000, coll. « Que sais-je ? », p. 17.

⁹ Patrick WOTLING, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰ Jean LEFRANC, *Comprendre Nietzsche*, *op. cit.*, p. 25.

Nous ne sommes pas des grenouilles pensantes, des instruments de mesure objective et d'enregistrement aux viscères congelés, – nous devons constamment enfanter nos pensées à partir de notre douleur et leur transmettre maternellement tout ce qu'il y a en nous de sang, de cœur, de feu, de plaisir, de passion, de torture, de conscience, de destin, de fatalité (GS, p. 30).

Une semblable métaphore vient à la jeune Marguerite Yourcenar dans un poème daté de 1932 : « Excuse de notre existence, / Belle enfant de notre substance, / L'œuvre, que nous nous préférons » (CA, p. 53). Le souci de Nietzsche de coller au plus près de l'expérience vécue n'a pas grand-chose à voir avec l'exhibition complaisante du moi – « Ne t'enfle pas : sans quoi une petite piqûre suffira à te faire éclater (GS, p. 40) – ; elle tient plutôt à une exigence de vérité et à un constat de modestie : on ne peut déduire de sa seule personne, de sa seule perception des lois générales ; on ne peut raisonner qu'à partir de soi. « C'est pourquoi il faut que l'on renonce enfin, une fois pour toutes », s'exclamait Stefan Zweig dans sa biographie de Nietzsche,

à ces questions de maître d'école : « Que voulait Nietzsche ? Que pensait Nietzsche ? Vers quel système, quelle philosophie tendait-il ? » Nietzsche ne voulait rien : il y a seulement en lui une passion excessive de la vérité, – passion qui jouit d'elle-même. [...] Nietzsche pratique la philosophie comme un art. [...] C'est pourquoi peut-être, et même probablement, l'on commet une erreur en donnant à Nietzsche le nom de philosophe, c'est-à-dire d'amî de la *Sophia*, la sagesse. [...] Il vaudrait mieux l'appeler un « philalèthe », un fervent passionné de l'*Aletheia*, de la vérité. [...] Nietzsche ne veut jamais et en aucun cas être heureux, mais bien être vrai ¹¹.

Lorsqu'elle se risque elle-même à théoriser ou à donner dans la « praxis pensante », Marguerite Yourcenar évoque avec Hadrien la nécessité de prendre au mot les grands auteurs en les jugeant à l'aune d'une discussion concrète, par exemple sur l'importation des blés (OR, p. 314), idée qu'elle reprendra dans *L'Œuvre au Noir* en laissant Zénon considérer Platon et Aristote « en simples marchands dont on vérifie les poids » (OR, p. 577). La romancière exprime à sa manière cette question de la fidélité :

Le contact étroit avec le réel est quelque chose qui me paraît absolument essentiel, presque mystiquement essentiel. En un sens presque physiologique, la vérité, pour autant que nous pouvons

¹¹ Stefan ZWEIG, *Nietzsche, le combat avec le démon*, Paris, Stock Plus, 1978, p. 90-92.

l'approcher, dépend du fait que nous sommes restés fidèles à la réalité, comme Nietzsche parlait de rester fidèle à la terre (YO, p. 60).

L'admiration pour la méthode et la rigueur des classiques français du XVII^e siècle va, chez les deux auteurs, de pair avec le dédain du romantisme et les deux écrivains usent abondamment de l'aphorisme, même si chez Yourcenar il se cache plutôt, très souvent, dans la prose romanesque. Telle sentence de La Rochefoucauld par exemple, citée par Nietzsche dans *Humain, trop humain*, semble inspirer l'auteur de *Mémoires d'Hadrien*¹². Mais le style maîtrisé de Yourcenar n'a pas grand-chose à voir avec la manière volontiers lyrique, décousue ou même échevelée du philosophe, sauf peut-être « à l'époque de *Feux* et du premier *Dentier du rêve* » où Marguerite Yourcenar qualifie elle-même son style de « baroque » et d'« orné » (YO, p. 47), ou bien, en revanche, à l'époque où Nietzsche pratiquait encore – quoique déjà à sa façon – l'essai universitaire. « Le style, lui aussi, se déforme pour s'élargir », écrit Marguerite Yourcenar à vingt-six ans dans « Diagnostic de l'Europe » : « Nietzsche, admirable miroir d'intelligence brisé par la folie », a légué à ses successeurs « le secret de sa démente moins celui de sa grandeur » (p. 1653). Dans cet essai, parmi les premiers de Marguerite Yourcenar, et dont elle n'autorisa la réédition que du bout des lèvres, la gravité du propos et le ton d'un bout à l'autre péremptoire, voire emphatique, mettent en exergue des considérations sur la science et l'art (EM, p. 1649), sur la décadence de l'intelligence et de l'esprit due à l'accélération malade du rythme de la nouveauté et de la pensée (p. 1651), sur la politique mondiale (p. 1652-1653), etc., qui ne sont pas sans faire penser, une fois encore, et même dans leur formulation, à certains jugements de Nietzsche :

L'Europe est un malade qui doit la plus haute reconnaissance à son incurabilité et à l'éternelle métamorphose de sa souffrance ; ces situations continuellement nouvelles, ces dangers, ces douleurs et ces ressources continuellement nouveaux également ont fini par produire une excitabilité intellectuelle qui est presque du génie, et est en tout cas la mère de tout génie. (GS, p. 87-88)

¹² Friedrich NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, première partie, Paris, Gallimard, 1981, coll. « Idées », p. 65 : « Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme formé par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut ». Lorsqu' Hadrien est mis en face de l'assassinat des quatre consulaires, il craint que l'opinion publique s'en serve « pour prouver que [s]es prétendues vertus n'étaient qu'une série de masques » (OR, p. 363). Chez Yourcenar, répétons-le, les exemples abondent d'aphorismes transposés dans la prose, et ce depuis *Alexis*.

Le dédain aristocratique du peuple et donc de la démocratie sont un trait plus frappant encore. Sous la plume de Nietzsche comme de Yourcenar, le mot « masse » ou « peuple » n'est jamais flatteur : il évoque l'instinct de troupeau, la bêtise et la violence qui mènent aux pires errements et, surtout, l'irresponsabilité intrinsèque de la collectivité : « la masse demeure ignare, féroce quand elle le peut, en tout cas égoïste et bornée, et il y a fort à parier qu'elle restera toujours telle » (*OR*, p. 475), alors que de son côté Nietzsche en appelle à Voltaire qu'il cite : « Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu »¹³. S'extraire du troupeau, au besoin en se mettant au-dessus ou en-dehors des lois, sont des traits communs aux personnages yourcenariens, qu'ils soient en marge en raison de leur pouvoir comme Hadrien, de leur savoir comme Zénon ou de leur incurable individualisme, humble (Nathanaël, Henri-Maximilien) ou arrogant (Éric). Cette tendance centrifuge incline par exemple Hadrien vers les « vieilles religions qui n'imposent à l'homme le joug d'aucun dogme [...] et laissent les cœurs austères s'inventer s'ils le veulent une morale plus haute, sans astreindre les masses à des préceptes trop stricts pour ne pas engendrer aussitôt la contrainte et l'hypocrisie » (*OR*, p. 457, nous soulignons). La même pulsion grise, au début de son aventure, un Zénon pour qui « il s'agit [...] d'être plus qu'un homme » (*OR*, p. 564).

On peut aussi voir à l'œuvre chez Nietzsche comme chez Yourcenar le rejet d'une civilisation matérialiste qui érige le travail en idole. Nietzsche fustige les Américains pour leur « course effrénée au travail » où il voit – curieusement, si l'on sait à quel point les Américains blancs s'inspirèrent peu des populations autochtones – « une sauvagerie à l'indienne » : « On pense la montre en main, comme on déjeune, le regard rivé au bulletin de la Bourse, – on vit comme un homme qui constamment “pourrait rater” quelque chose » (*GS*, p. 264, par. 329, « Loisir et oisiveté »). L'écho paraît clair, dans *Mémoires d'Hadrien*, lorsque l'empereur exposant son programme impérial imagine « des formes de servitudes » pires que l'esclavage et évoque, « à l'exclusion des loisirs et des plaisirs humains, un goût du travail aussi forcené que la passion de la guerre chez les races barbares » (*OR*, p. 375).

Enfin, malgré leurs réticences respectives à propos de Platon, Nietzsche et Yourcenar reprennent du *Banquet* la métaphore de Diotime selon laquelle certains hommes sont féconds à l'instar des femmes par les productions de leur esprit. Chez Friedrich Nietzsche,

¹³ Friedrich NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, op. cit., p. 311.

la transposition de ce passage de Platon est quelque peu lyrique lorsqu'il évoque « un créateur permanent, un homme-“ mère », au sens fort du mot, un homme qui ne connaît et ne veut plus entendre parler de rien d'autre que des grossesses et des accouchements de son esprit » (GS, p. 332 ; voir aussi la métaphore déjà relevée plus haut). Chez Marguerite Yourcenar, l'équation œuvre=enfant, qui détourne et transforme la destinée si aisément mortelle de la femme enceinte, est au principe même de son acte d'écrire¹⁴. Une équation qui se trouve déjà en toutes lettres dans *Le Gai Savoir* : « L'amour maternel [...] est comparable à l'amour de l'artiste pour son œuvre » (GS, p. 121).

Un certain messianisme

Revenons à l'influence vite écartée du Nietzsche de *Zarathoustra*. Comme beaucoup de ses contemporains, Marguerite Yourcenar semble avoir été sensible à l'étiquetage « pré-nazi » (l'expression est de Jean Lefranc, p. 21) dont la sœur de Nietzsche, Elisabeth, qui avait épousé un ultra-nationaliste et antisémite allemand, s'est rendue en grande partie responsable en éditant des versions tronquées et faussées de ses œuvres¹⁵. Il reste qu'elle avait lu ses œuvres avant la montée du nazisme, à l'exception de *La Volonté de puissance* qui est précisément la publication de fragments posthumes la plus falsifiée par Elisabeth Förster-Nietzsche. La romancière proteste à sa manière, dans *Les Yeux ouverts* : « On a mésusé de Nietzsche. Ce n'est pas une raison pour ignorer sa grandeur » (YO, p. 254, note 1). La question ne la hantera cependant guère, apparemment, puisqu'elle invoque Nietzsche dans les influences reconnues lorsque Matthieu Galey lui pose la question. Les critiques nietzschéennes du christianisme, du socialisme et du nationalisme sont perçues par la jeune Yourcenar peu après la première guerre mondiale, à l'époque où elle se targue déjà d'être « au-dessus de la mêlée » comme Romain Rolland, auteur dont elle dit à quel point elle est reconnaissante à son père de le lui avoir fait lire. La critique du christianisme en particulier sera de nature à la détacher de tout dogme et, comme l'Hadrien des *Mémoires* cité ci-dessus, à « s'inventer [...] une morale plus haute »¹⁶.

¹⁴ Nous évoquons plus largement cet héritage platonicien dans *Marguerite Yourcenar. Écriture, maternité, démiurgie*, Bruxelles, PIE/Peter Lang, 2003.

¹⁵ Parmi les tentatives de clarification de la pensée de Nietzsche à propos de la question de l'antisémitisme et du nationalisme, mentionnons celle de Daniel HALEVY, *Nietzsche (Grasset, 1944)*, et celle plus récente de Sarah KOFMAN, *Le mépris des juifs, Nietzsche, les juifs, l'antisémitisme* (Galilée, 1994, coll. « La philosophie en effet »).

¹⁶ C'est précisément à l'occasion de sa propre critique du christianisme que le personnage de Marguerite Yourcenar exprime cette vue.

Et Marguerite Yourcenar n'a pas pu ignorer, dans le chapitre d'*Humain, trop humain* intitulé « Coup d'œil sur l'État », le long passage où Nietzsche explique en quoi, à son avis, les Juifs ont une longueur d'avance sur la construction d'une Europe débarrassée des frontières nationales et se positionne on ne peut plus clairement contre l'antisémitisme ¹⁷.

Nous nous sommes intéressée ailleurs aux traces du surhomme que l'on pouvait trouver dans *Mémoires d'Hadrien* ¹⁸. Là où Nietzsche aligne des couples dichotomiques – c'est-à-dire dont les éléments sont irréductibles l'un à l'autre et donc irrémédiablement sans moyen terme –, Yourcenar joue plutôt sur un traitement dialectique des concepts qui l'amène à proposer dans bien des cas une synthèse qui dépasse dynamiquement la simple somme des deux premiers éléments ¹⁹. Homme théorique et homme tragique, dionysiaque et apollinien, humain et surhumain, masculin et féminin sont quelques-uns de ces couples présents tant dans Zarathoustra que dans *Mémoires d'Hadrien* et diversement traités. Quant au personnage historique même de l'empereur, il se voit rapproché du Surhomme par une référence tout extérieure, que nous donnons ici à titre de coïncidence presque amusante. Dans *Ecce Homo*, Nietzsche explique que son discours sur le Surhomme a été très mal compris :

Le mot « Surhomme » dont j'usais pour désigner un type d'une perfection absolue, [...] ce mot a presque toujours été employé avec une candeur parfaite au profit des valeurs dont le personnage de Zarathoustra illustre l'opposé, pour désigner le type « idéaliste » d'une race supérieure d'hommes, moitié « saints », moitié « génies »... [...] Quand je soufflais à quelqu'un de chercher chez les Borgia plutôt que chez les Parsifal, il n'en croyait pas ses oreilles (« Pourquoi j'écris de si bons livres ») ²⁰.

¹⁷ Friedrich NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, op. cit., p. 338.

¹⁸ Bérengère DEPRez, « Surhomme hadriannique et surhomme nietzschéen : un pari sur l'humain », *Les Lettres Romanes*, tome XLVII, n°3, 1993, p. 177-184.

¹⁹ Malgré l'éloge diffus de l'hégélianisme présent notamment dans le cinquième livre du *Gai savoir* (par exemple dans le par. 357, « Éléments pour le vieux problème : qu'est-ce qui est allemand ? »), Nietzsche n'utilise guère la dialectique hégélienne comme force interprétative de concepts, même s'il affirme qu'Hegel « introduisit pour la première fois dans la science le concept décisif d'«évolution» » (*GS*, p. 310). « Évolution », chez Nietzsche, n'est pas à prendre au sens darwinien du terme. On ne peut ici entrer dans le détail.

²⁰ Friedrich NIETZSCHE, *Ecce homo*, trad. Alexandre VIALATTE, Paris, 1988, coll. 10/18.

Dans son *Histoire de l'Empire romain*, Paul Petit, lorsqu'il évoque le personnage historique d'Hadrien, s'attarde sur sa complexité et sur la difficulté de cerner sa personnalité. Et il ajoute en note : « Pour nous il évoquerait aisément un Borgia de la Renaissance (Alexandre ou César ?), un Richelieu ou un Joseph II d'Autriche, si de tels rapprochements étaient valables »²¹, avant de... rendre hommage à Marguerite Yourcenar pour les « trésors de psychologie » et la « bonne connaissance des sources » déployés dans la reconstitution qu'est *Mémoires d'Hadrien*. Le point commun entre le Surhomme, César Borgia et Hadrien est une fois encore l'exploration des limites qui les éloigne de l'« humain trop humain » pour les propulser hors de la condition et donc des lois, surtout morales, qui régissent l'humanité organisée, la société, le « troupeau ». Hadrien exprime parfaitement cet isolement splendide qui n'est pas celui du « simple » héros (Parsifal au service de la rédemption de l'humanité, comme dans le drame de Richard Wagner) et se rapproche davantage de celui du criminel :

Il n'y a qu'un seul point sur lequel je me sens supérieur au commun des hommes : je suis tout ensemble plus libre et plus soumis qu'ils n'osent l'être. Presque tous méconnaissent également leur juste liberté et leur vraie servitude. Ils maudissent leurs fers ; ils semblent parfois s'en vanter. [...] Pour moi, j'ai cherché la liberté plus que la puissance, et la puissance seulement parce qu'en partie elle favorisait la liberté (*OR*, p. 317-318).

Remarquons que la puissance est dite ici au service de la liberté, un peu comme, ailleurs, Hadrien explique ne recourir au luxe que pour circuler plus vite dans son empire au service de tous (*OR*, p. 381). Mais, dans la citation qui précède, on ne comprendrait pas le mot « soumis » sans référence à une notion extérieure à la phrase : la suite de celle-ci n'explique en rien la présence de ce mot. Et, en effet, cette première revendication de supériorité et de liberté conduit Hadrien à formuler, quelques pages plus loin, une parfaite expression de l'*amor fati* nietzschéen, qui nous donne la mesure de cette « soumission » :

C'est encore à la liberté d'acquiescement, la plus ardue de toutes, que je me suis le plus rigoureusement appliqué. Je voulais l'état où j'étais ; dans mes années de dépendance, ma sujétion perdait ce qu'elle avait d'amer, ou même d'indigne, si j'acceptais d'y voir un exercice utile. Je

²¹ Paul PETIT, *Histoire générale de l'Empire romain, I. Le Haut-Empire*, Paris, Seuil, 1974, coll. Points/Histoire, p. 170.

choisissais ce que j'avais, m'obligeant seulement à l'avoir totalement et à le goûter le mieux possible (OR, p. 319).

Or, c'est à ce moment, au sortir de ces « années de dépendance », qu'Hadrien commence véritablement une ascension qui l'amènera à se sentir dieu (OR, p. 399), non seulement, « tout simplement », parce qu'il est homme (OR, p. 399), mais aussi parce qu'il est en-dehors et au-dessus des lois, par la nature de son caractère (ce goût du « dépaysement » qui le pousse à chercher partout le dépassement des frontières et le rend « à jamais différent » de ses ancêtres, OR, p. 321-323) ou par l'étendue de son pouvoir – par exemple faire égorger un condamné pour tenter de recueillir un oracle sur son accession à l'empire (OR, p. 354) ou tenir le cœur d'Antinoüs entre ses mains au sens propre, un des passages les plus douteux de *Mémoires d'Hadrien* (OR, p. 441), métaphore du catégorique « Je n'ai été maître absolu qu'une seule fois, et que d'un seul être » (OR, p. 405-406)²². Nietzsche exprime l'*amor fati*, formule dont il usera aussi ailleurs, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, par une formule restée célèbre malgré les hésitations des traducteurs :

Fragment, énigme, cruel hasard, ainsi est tout « Cela fut » – jusqu'à ce que le vouloir qui crée ajoute : « Mais ainsi l'ai voulu ! »²³.

Et comment ne pas entendre en écho, de la part d'une auteure qui s'est beaucoup interrogée sur l'interaction du divin et de l'humain, ce rapprochement avec Casanova ?

Un écrivain à qui beaucoup de gens déniaient la qualité de philosophe, puisqu'il s'agit tout simplement de Casanova, parle souvent de cette obéissance au destin, de l'*amor fati*. Il n'emploie pas cette formule que Nietzsche depuis a rendue solennelle. Il dit beaucoup mieux : *sequere deum*, suivre le dieu (YO, p 138).

Tout est peut-être dans le « beaucoup mieux ». En effet, le rapprochement que nous venons de faire entre Hadrien et le Surhomme a une limite puisque le surhomme hadriannique ne quitte

²² « Hadrien est *acceptant*, ce qui n'est pas du tout la même chose que d'être résigné », écrit Marguerite Yourcenar à Christian Murciaux le 7 mars 1952 : « On pourrait bien plutôt parler d'une *affirmation* de soi, dont l'extrême violence est masquée par [...] la tranquille sagesse du ton d'Hadrien [...]. En réalité je ne dirais pas qu'Hadrien "accepte son âme et son corps" ; il fait plus, il s'est fait un art et presque un devoir d'en jouir » (HZ, p. 134). C'est l'auteure qui souligne. Noter l'expression « extrême violence ».

²³ Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Geneviève BIANQUIS, Paris, Gallimard, 1971, coll. « Idées », p. 179.

pas la dialectique du divin et de l'humain : « L'humain me satisfait ; j'y trouve tout, jusqu'à l'éternel », dit simplement Hadrien (*OR*, p. 388), avant de repartir en écho à lui-même : « J'étais dieu, tout simplement, parce que j'étais homme » (*OR*, p. 399). Nous ne quittons pas l'expérience humaine et une certaine mesure apollinienne, qui paraît évidemment préférable pour Marguerite Yourcenar au chaos – que cette sage praxis occulte sans doute d'ailleurs en partie –, alors qu'au contraire

Nietzsche à Sils-Maria, révolté par la médiocrité de l'Allemagne bourgeoise et bismarckienne, commence vers 1883 à manier les foudres et les tonnerres du Surhumain : usé, vaincu, presque aveugle, il se jettera, le jour de Noël 1888, à Turin, au cou d'un cheval fouetté, et entrera définitivement dans son long crépuscule (*EM*, p. 873).

Mais le splendide isolement du Surhomme ne doit-il pas beaucoup au mythe de l'artiste maudit, du génie incompris auquel Nietzsche sacrifia abondamment lui-même ? Dans la plupart de ses écrits pointé à la fois la certitude angoissée d'être mal lu ou mal compris et une sorte de mépris anticipatif pour ses lecteurs ou du moins une grande partie d'entre eux. L'angoisse mise à part, du moins consciemment exprimée, cette attitude n'est pas sans rappeler... Marguerite Yourcenar elle-même. C'est une caractéristique qu'elle attribue volontiers aux écrivains qu'elle admire – on retrouve le dédain du troupeau :

Ces très grands écrivains du XIX^e siècle étaient souvent réfractaires, subversifs, en opposition avec toute leur époque et leur entourage, contre toute médiocrité humaine. Ibsen, Nietzsche et Tolstoï étaient de ceux-là, et c'est avec mon père, du reste, que je les ai lus tous les trois (*YO*, p. 47-48)

L'emploi de l'expression « du reste », à cet endroit, suggère que le père, Michel, non seulement était de la « race » (pour reprendre un terme que Marguerite Yourcenar ne craignait pas d'employer) des solitaires mais fit passer à sa fille ce désir de se singulariser au sens fort du terme.

Que conclure d'une telle lecture croisée de Marguerite Yourcenar et de Friedrich Nietzsche ? Il est impossible de prétendre en ces quelques pages à une analyse réellement comparée des deux auteurs. Qui plus est, il faut se garder de certains pièges. Ainsi, on a souvent insisté sur l'importance de la dimension biographique pour l'étude de Nietzsche, sur les courants très forts qui passaient de l'homme à

l'œuvre et inversement. Nietzsche aurait pu faire une longue et véritable carrière universitaire mais s'en est dégoûté après quelques années seulement. Quant à Marguerite Yourcenar, son dédain des universitaires peut paraître éclairé par le fait qu'elle ne fréquenta jamais l'école et n'enseigna au niveau supérieur que parce qu'elle était temporairement forcée de gagner sa vie. Dans les deux cas, le dédain est le même pour des raisons très différentes et, qui plus est, pour différente qu'elle soit, l'attitude n'empêche nullement l'ardent amour commun de la civilisation grecque et de la philologie, de l'étude, de l'érudition, etc. En cela, il nous paraît toujours hasardeux de prétendre expliquer en général l'œuvre d'un(e) auteur(e) par sa biographie. Il n'est pas sûr que la romancière s'identifie aux auteurs dont elle dit avec admiration :

Un Tolstoï, un Ibsen, un Dostoïevski, un Nietzsche (et tous, il va sans dire, différent les uns des autres) surprennent par leurs incroyables ressources dans l'élan et la générosité. On a l'impression qu'ils pourraient toujours nous en dire plus qu'ils ne nous en ont dit. Et leur puissance contestataire les place dans une éternelle avant-garde.

Même si elle admire ouvertement la dimension singulière de ces auteurs – on remarquera que le philosophe est amalgamé aux écrivains –, on ne peut en conclure que Marguerite Yourcenar se compte parmi eux.

Dans un de ses premiers textes, « Schopenhauer éducateur », en 1874, Nietzsche écrivait : « Je ne prends garde à un philosophe que pour autant qu'il est en état de donner un exemple ». Si l'on se demande quel exemple ultime la jeune Marguerite Yourcenar a pu retenir d'un « Nietzsche éducateur », peut-être faut-il chercher, en définitive, du côté de la liberté, c'est-à-dire d'une confirmation de sa liberté intellectuelle, à l'aube de sa vie d'adulte pensante. « La pensée de Nietzsche n'est pas celle de la fin de la philosophie », écrit Jean Lefranc dans *Comprendre Nietzsche*; « ses interrogations sont toujours à reprendre ; sa provocation est toujours à repenser : une pensée " pour tous et pour personne ", c'est-à-dire pour ceux qui se reconnaissent comme esprits libres »²⁴. C'est à la lumière de l'écriture que nous avons tenté d'aborder, de Nietzsche à Yourcenar et de Yourcenar à Nietzsche, ce « commerce de deux esprits libres » (*L'Œuvre au Noir*).

²⁴ Jean LEFRANC, *Comprendre Nietzsche*, op. cit., couverture.